Du tissu à l'habit

En ces temps-là, probablement jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, on cultivait le chanvre et le lin à proximité des maisons. On parlait alors de chènevière et de linière.

Ces deux plantes, après longues triturations, permettaient d'obtenir de la filasse avec laquelle on pouvait fabriquer du tissu. Celui-ci, tout au moins pour le chanvre, un peu rude, assez râpeux, mais d'une grande solidité.

Que l'on fasse de la filasse à domicile, d'accord, mais pour ce qui est de la transporter en tissu, il fallait nécessairement avoir recours à un tisserand. L'un des derniers était établi aux Esserts de Rive.

Rose Guignard raconte une visite à ce professionnel dans Neiges d'antan, petit ouvrage écrit et publié en 1941. Il s'agit ici du seul témoignage quant à un tisserand de la Vallée :

A la maison, la besogne ne manquait pas. Il fallait faire la récolte du lin dont les petites fleurs bleues se pressaient en une moisson serrée. Couper ces tiges, les sécher, les « batiorer » pour en obtenir de la filasse, autant d'occupations pour les femmes qui savaient que la qualité du linge dépendait de leur activité. Il fallait que la mère pût pourvoir chacune de ses filles d'un trousseau convenable au moment de son mariage, et que de soins déjà jusqu'à ce que le lin soit prêt à être filé. Enfin la mère pouvait s'installer à son rouet du matin au soir, ne s'interrompant que pour les soins indispensables à son ménage. Tout en filant, elle songeait au livre qu'elle avait commencé et dont elle lirait un chapitre avant de se coucher comme récompense de la journée bien remplie.

Le lin filé devait être mis en écheveaux pour le blanchir, puis en pelotes serrées qui s'en iraient chez le tisserand. Celui-ci demeurait aux Esserts de Rive. Chaque année maman s'y rendait, traînant le petit char qui renfermait les précieuses pelotes, tout le travail de l'hiver. Elle prenait avec elle un de ses enfants. Chacun avait son tour. Cette course était une fête dont on parlait longtemps à l'avance. On se disputait à ce sujet jusqu'au moment où la mère devait intervenir.

- C'est à moi, disait Philippe.
- Ce n'est pas vrai, criaient les autres. Tu y es allé déjà une fois.
- Taisez-vous, fit la mère d'un ton bref. Cette année c'est au tour d'Amélie.

La question était tranchée, il ne resta plus qu'à attendre le jour mémorable où on se mettrait enfin en route. Il avait plu beaucoup pendant l'été. Les fenaisons étaient à peine terminées, car dès qu'on venait d'étendre le foin, la pluie entravait le séchage et la récolte. Aussi Amélie se demandait-elle avec inquiétude si le jour tant désiré ne viendrait jamais. Que de fois son attente avait été déçue. Enfin maman sortit du bahut les beaux pelotons. Il y en avait une grande corbeille.

- Nous irons demain, dit-elle.

Demain, est-ce possible! Le bonheur et l'attente tinrent longtemps l'enfant éveillée.

Le lendemain, le jour se leva splendide. La mère et la fillette partirent de bonne heure dans l'après-midi, et tous les suivirent d'un œil d'envie jusqu'au tournant du chemin. Il fallait compter deux bonnes heures de marche. On était en août, et les premiers colchiques faisaient déjà pressentir l'automne. Les vaches broutaient la dernière herbe autour des chalets. Bientôt les pâturages redeviendraient déserts.

Le char cahotait sur le chemin pierreux. Amélie devait veiller à ce qu'il ne culbute pas dans les ornières en éparpillant son précieux contenu. On avait franchi les limites de la paroisse et maintenant on arrivait en vue du village du Sentier comprenant une trentaine de maisons alignées le long de la route au pied de la colline. Au centre se trouvait l'église couverte en bardeaux comme les autres habitations. Plus loin une bande d'enfants tapageurs jouaient devant un bâtiment de modeste apparence qu'Amélie reconnut bien vite, étant pareil à celui où elle se rendait chaque jour. C'était le collège. Et des enfants de tout âge profitaient de la récréation pour faire le plus de bruit possible, se bousculer et se chamailler. Ils étaient mieux habillés que les enfants des hameaux et Amélie serra instinctivement autour d'elle son tablier, en arrangea les plis, s'assurant que la vieille robe était cachée. Avec une timide coquetterie, elle passa sa main sur ses cheveux noirs partagés sur le front.

Ayant dépassé le groupe des écoliers, elle se retourna et attacha un long regard sur le collège et ses alentours. Pressentiment joyeux ou crainte? Elle avait effleuré le lieu de sa dernière demeure et s'acheminait vers le lac d'un bleu profond qui la fascinait et sur les bords duquel elle aurait voulu rester toujours! Le long du chemin, les sorbiers montraient leurs grappes de corail. Il y avait sur le lac une barque à voiles. Des enfants jouaient sur le rivage et paraissaient si heureux! Amélie aurait aimé aller près d'eux, plonger aussi ses pieds dans cette eau merveilleuse, et ramasser de jolis cailloux ronds. Elle s'attardait à les regarder quand sa mère la rappela.

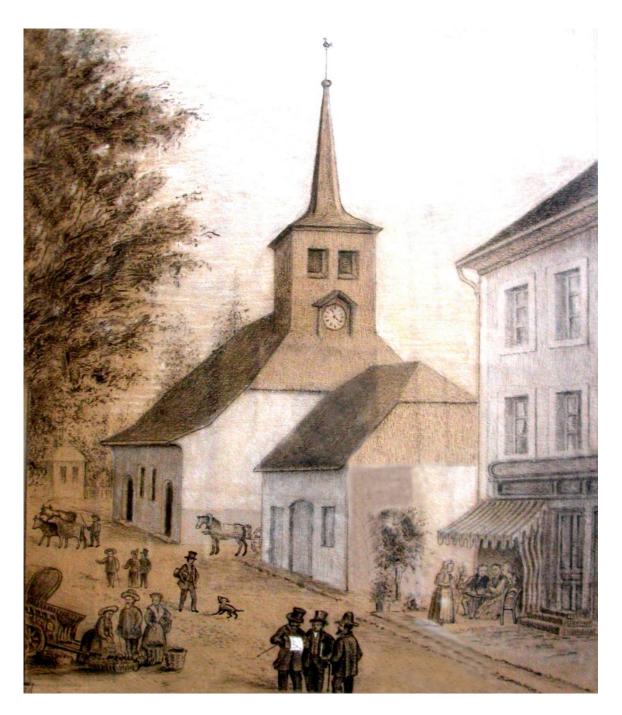
- Allons, viens, il y a encore un bon bout de chemin jusqu'à la maison du tisserand.

Elle courut, à regret, rejoindre sa mère, reprenant courage à la pensée du régal qui l'attendait quand elle repasserait au Sentier. Ses frères et sœurs lui en avaient si souvent parlé en faisant claquer leur langue.

Pour arriver chez le tisserand, il fallait gravir un chemin raboteux le long duquel Amélie dut pousser le char de toutes ses forces. Enfin on put s'arrêter devant la maison au large avant-toit, pénétrer dans l'étroit corridor qui conduisait à l'atelier du tisserand.

C'était un homme âgé à la barbe et aux cheveux gris, assis devant son métier à tisser. Il avait devant lui plusieurs aunes de toile qu'il fit voir et palper à ses visiteuses. Là-dedans les ménagères couperaient les larges chemises, longues et raides, destinées à durer toute une vie.

Malgré toute sa besogne, il promit de faire au plus vite l'ouvrage demandé et le petit char allégé descendit gaiement la pente, sautillant sur les cailloux, quoique tenu d'une main ferme par la mère, heureuse du devoir accompli et voyant déjà par avance les chemises, les draps, les nappes, s'entasser en piles imposantes dans ses armoires.



Lors de son périple, Rose Guignard avait forcément passé devant l'église du Sentier qui se présentait comme ci-dessus à l'époque.

Auguste Piguet nous en dit plus sur les métiers lié aux tissus et aux cuirs. Voici quelques extraits de Vieux métiers de la Vallée de Joux, Le Pèlerin, 1997 :

Tisserands. Une localité isolée, mais d'une certaine importance comme le Lieu ne peut se dispenser de tissot du XIVe au XVIIe siècle. N'y cultivait on pas le lin et probablement le chanvre ?

Les 3 premiers livres des reconnaissances ne font pourtant mention d'aucum de ces artisans avant l'époque bernoise. Cette lacume est susceptible d'une double explication : les premiers risserands établis au Lieu, simples habitants ve naient du dehors - si bourgeois, ces habitants ne possédaient pas de biens au soleil et n'avaient partant à traiter avec le commissaire rénovateur.

Le premier de nos tisserands commus. Maître Jacques Meylan disposait en 1600 d'un apn de bâtiment adossé au four du village. ("Nos anciens Piguet" 221 aq).

Les commmes nouvelles issues de celles du Lieu commrent sûrement au cours des àges de nombreux tisserands. Il faudrait scruter les archives pour en dresser la liste, ce à quoi je n'ai pu m'astreindre - ni les jetées de 1676 et 1681 1681, ni le recensement de 1715 ne font allusion à un tisserand quelconque. (L'état-civil pourrait renseigner).

Vers 1830, l'hôpital des pauvres du Chemit faisait tisser aux Bioux. A ma commaissance, les derniers métiers en activité se trouvaient à Combenoire, aux Esserts de Rivaz et chez Tribillet.Le dernier tissot du Bas de la Combe, un Reymond, pratiquait encore vers 1880, Il me souvient de certains gros plotons grisâtres, retrouvés au fond d'un buffet que ma grand mère lui envoya à tisser.

Rien n'a subsisté de ces anciens métiers. Le tissage fut abandonné sux Esserts de Rivar vers 1870. Celui des Piguet de Combencire, énorme bâtis rempliesant toute une pièce, offert au musée du collège, ne put être admis faute de place; on le regrette; des particularités des métiers de chez nous, nous ne savons donc rien.

Autrefois, chacum devait s'adresser au tisserand. Il n'exista pas de petit métier à domicile. Sans doute, les tisserands s'occupaient-ils pareillement de tisser les draps. De ce temps-là, chaque femille ayant une ferme élevait quelques moutons, juste de quoi suffire à ses besoins. Quelques appareils à filer la laine, relégués depuis des générations parmi les toiles d'araignée du galetas rappellent encore que nos ancêtres savaient filer la laine. On s'étonne, en revanche qu'aucune foulé n'ait laissé de traces dans la région, ni dans la toponymie, ni dans la tradition.

Note our le tissage. Dens les bonnes maisons pour s'éviter de la peine, on achetait parfois des toiles hors de la région. Le livre mémoire de mon arrière grand oncle, le se-crétaire B.Golay, m'apprend qu'au cours d'un voyage à Berne pour le compte de la commune, il empléta 90 braches († aune) de toiles diverses (15 mai 1767). Une toile servit d'emballage. Le même famille fit acquisition d'un rouleau de toile que colportait un natif de la Comté voisine. Mais aussi les comptes Golay portent mention de l'ourdissage de 12 rangs de toile ches la veuve Reymond, (1776?), la chaîne pèse 28 livres et la trame autant.

Tailleurs. Le vieux mot local de cozendier, en faveur jusqu'au début du siècle passe, dut cèder le pas au terme français correspondant. Il en fut de même du féminin kozendinife, remplacée par tailleuse, auquel tend à se substituer couturière, estimé plus distingué.

Le nom d'un premier "cosendier ou couturier" nous est fourni par le second de nos terriers. L'artisan en question, Jehan Meylan, résidait au Lieu au quartier du Haut de Ville. J.M. disparut avant l'an 1526 et dut exercer son activité entre 1489 et 1526. ("Nos anciens Meylan" 92 sq)

Nous connaissons ainsi quelques noms de nos tailleurs de l'époque mais nous ignorons tout de leur activité. Vers la fin du XVIIIe siècle, le normé Abel Piquet, domicilié au chez Isaac Capt, exerçqit la profession. Le recensement de 1785 le qualifie de défunt. Sa veuve continua longtemps à confectionner des vêtements, entre autre pour les pauvres du Chenit. On trouve aussi normées en 1745, les filles de Pierre Guyoz, tailleuses; Louise A. id en 1765.

Le métier de tailleur, de pique-pottes, comme d'aucuns l'appellent par dérision, ne paraît pas avoir joui de grande faveur dans nos parages. L'essor pris par l'horlogerie et la lapidairerie lui fit surcment tort dans l'esprit de la population. L'élément étranger vint bientôt remplir les vides. En 1785 déjà on signale la présence d'un certain Georges Hof-

maître-tailleur aux abords du Sentier. La ferme de l'Hopital de la Vallée se dresse sur l'emplacement autrefois occupé par la bicoque du tailleur d'Outre-Savoie. Par la suite, rares furent les gens du pays, j'entends les hommes, qui se résignèrent à manier l'aiguille. Mentionnons les Kurz (Orbe) les Marti. Pletscher, Lerch, Troyon, Schenkel. Génier et autres. (journées de tailleurs à 2 à environ en 1775. epte Golage)

Le cas contraire se produisit chez les couturières, filles du pays à de rares exceptions près. Longtemps ouvrières à la journée, toutes aspirent à travailler chez elles. Il devient de plus en plus difficile de les occuper à la journée nourrie (à la grande journée comme dissient nos pères). Seules des débutantes s'y prétent encore. La longueur excessive de la journée (à 60 et il y a 3/4 de siècle), les exigences des employeuses et l'insuffisance de la nourriture dans trop de cas, devait fatalement donduire à ce résultat. Nos couturières ont donc réussi à s'émanciper.

Longtemps nos tailleurs furent condamnés à trevailler sur du vieux. La population combière se portait en foule aux foires de Mouthe. Des fripiers y cédaient à bon compte toutes sortes de défroques, d'ecclésiastiques, d'hommes de loi, de magistrats, de militaires, de valets, de cochers et autres. Nos tailleurs s'ingéniaient à les adapter au mieux des circonstances. D'aucuns faisaient commerce de ces nippes d'Outre-Jura. Certain habitant des Charbonnières ayant acquis des culottes à la dousaine pour les revendre avec bénéfice se vit affublé du nom de "Pantalon" qu'il transmit à ses descendants.

Les gens bien placés, magistrats ou autres, faisaient pourtant tailler leurs vêtements dans du drap neuf. Certains s'adressient aux grands tailleurs des villes, ainsi à Rolle ou à Genève. Tel était le ces du secrétaire Golay du Chenit dans la secondo moitié du XVIIIe siècle.

De bonne heure, l'élégance revendique ses droits, même dans la haute combe. Le registre des inventaires et divers livres de raison se chargent de le prouver. Nous y reviendrons au chaptre réservé au costume. (étoffes tent pour homme que pour ferme procurées à Genève, 1745, 1765, à l'occasion de voyage ou par combiers y établis. Note sur les tailleurs. Abr. Reymond, tailleur au Chenit 1711. Habit de dragon à 69 fl. payé par le Chenit en 1715. D. Reymond, tailleur au Chenit en 1722. Habit de dragon payé par le Chenit et Bursins, 1750. P. Rochat, tailleur au Lieu, 1731. Dubail de Blemont, tailleur au Lieu, 1804.

Cordonniers. Une éclaircie dans le joux à demi-lieue du village, au midi, portait en 1489 le nom d'Essert à l'Escoffey. (Ecoffey n'a rien à voir avec certaine tannerie signalée dans les mêmes parages après l'an 1600 - ainsi que l'avait avancé l'historien Lucien Reymond.) Cette parcelle de pré dut être décembré à une date incertaine par un cordonnier anonyme. Le lopin avait passé à d'autres mains au moment des prestations de reconnaissance. L'artisan en question est le premier de la profession dont nous avons connaissance. Le terme écoffey (Bloney, p.142) sûrement d'un usage courant au XVe siècle, tomba en désuétude, cordonnyé le remplaça.

Les cordonniers d'antan travailleient sans doute à la journée nourrie. N'apportant que leurs bras et de rarcs outils (alènes, marteau spécial, tranchet, aiguilles, ligneul, poirs et formes), ces ouvriers s'en allaient de ferme en ferme. L'employeur fournissait le cuir, gros rouleau déposé en un lieu sec.

Mais comment procédait-on avant l'apparition des tanneries ?Ces établissements locaux datent du XVII siècle, quelques-uns du XVIII siècle (afait ma, puis tantri - la première de ces appellations persiste dans le Croz de l'Affaitement, colline aux abords du Lieu.) Utilisa-t-on un certian temps des peaux non tannées ou chaque exploitation agricole procédaitelle au tamage de ses cuirs par des moyens rudimentaires ? On aimerait être renseigné.

Des douzaines de cordonniers qui exercèrenet à la Vallée au cours des siècles écoulés, un petit nombre de noms nous sont parvenus. Il s'agit d'abord presque exclusivement de natifs. Nulle agglomération de quelque importance ne peut se dispenser d'un cordonnier prêt à réparer les accidents survenus à la cha useure (teofmaeto).

Tenons-nous en à quelques exemples.

la C.poix de cordonnier à 1 fl en 1773 (comptes E. Golay)
journées de cordonnier à 1 1/3 fl en 1783 (id.)
L'élément d'Outre Mollendeur signale sa présence par une famille Chausson. Devenue veuve, la Chaussonne n'en continpas moins le métier de savetière (anno 1765 et suivante selon le livre-médire du secrétaire Golay.
Un gretz (ou Grept) en 1784 (mémoires Golay; 16 VI 4784.

Dans la 2de moitié du siècle passé, divers cordonniers suisse-allemands s'insimuèrent dans la place, le métier étant peu prisé des Combiers. Alors apparurent les Heizmann, Krenacher, Zeborli, Kistler, Eggmann. Enfin vinrent quelques Italiens (Perrotti) Pourtant les gens du crû n'abdiquèrent jamais complétement.

Il fut un temps où certains cordonniers de hameau firent preuve d'un nationalisme exacerbé. Le cas du savetier du Campe (vers 1800) amusa fort la galerie. Ce bon homne refusa avec mé pris l'ouvrage que lui apportait un client domicilié de l'autre côté de l'Orbe: "No travalu pa pò lez avaera "s'écriatil en refermant sa porte. (avonera forme locule de "avenaire" vieux français).

Le métier de cordonnier compte à tort parmi les plus décriés. Les "chevaliers du ligneul" (ainsi baptisés par le pasteur Favre du Sentier en 1802). les pue-pedre ou nyafes (pourr nous servir d'un terme d'argot bien acclimaté se viront souvent en butte aux surcames d'autres professionnels. Certaine mélopée autrefois sur les lèvres des gosses me revient à l'esprit :

" Capt, Capt, cordonnier (y disait-on)
Harchand de souliers !
Les souliers n'ont rien valu.
Capt, Capt fut pendu
Par la peau du cul "

La gent cordonnière passait à tort ou à raison pour irascible. Un client ne leur confiait-il que des raccommodages, un fin coup de tranchet à même la semelle venait satisfaire une mesquine vengeance.

Certain cordonnier jaloux contrôla les faits et gestes de son rival en amour en disposent les clous des souliers qu'il éatait chargé de lui faire dans un ordre inusité. Il sut ainsi à quoi s'en tenir : la belle lui échappait.

De bonne heure, les cordonniers du pays durent compter avec la concurrence de ceux des villes. Nos magistrats appelés à Lausanne ou à Berne profitaient de l'occasion pour y faire maintes emplettes de souliers fins (escarpins)entre autres). On tenait à être à la page, même dans nos rudes montagnes. Le livre-mêmoire du secrétaire Golay du Chemit nous apprend que ce brave homme se faisait chausser à Lausanne par Maître Hennard (anno 1766 et suivantes).

Ce lointain passé ne reviendra plus. Vous pouvez les compter sur les doigts ceux qui, à l'heure actuelle, se font encore chausser sur mesure. Tout se fait mécaniquement. Combien de jeunes gens n'ont jamais vu battre le cuir, tirer le ligneul ou cheviller une semelle!

Le présent chapître s'en est temu aux artisens voués à la construction et à l'habillement, tels qu'ils existaient dans la seconde moitié du siècle écoulé.

Une partie d'entre eux, bourgeois de nos communes, disposait d'une maison, voire d'un petit domaine, ce qui en faisat socialement parlant les ég aux ou presque ce leurs voisins horlogers-paysans. N'empâble que maint bel horloger (horloger artiste travaillant sur le fin) de catimeit d'une casence survite. d'aiguille et surtout d'alène. Le fossé entre les professions se creusait davantage lorsqu'il s'agissait d'ouvrier saisonniers plus ou moins débraillés et portés aux excès de boisson.

Le type du maçon, qu'il fût indigène où nous vînt de l'ouest ou du midi changea sûrement peu au cours des àges; le vêtement d'un jaune blanchâtre de l'"Hirondelle" demeure pareil par la force des choses. (Hirondelle, synonime de "cul-jaune").

Le costume du charpentier paraît moins digne de remarque que celui du maçon. Toujours le chappuis affectionne le gilet à manches et le large pantalon de futaine à poche spéciale pour le mètre pliant. La pittoreque ceinture de flanelle rouge, ceiganant les reins, se fait de plus en plus rare. On le regrette-

Le costume de travail du maître forgeron - blouson court de toile et pantalon de même étoffe, le tout d'un bleu presque noir, - s'harmonise parfaitement avec la vieille forge enfumée. Mais le dimanche venu, notre artisan se rend, bien mis, à l'église. Rien en lui ne trahit le faire des jours sur semaine.

Les tisserends furent toujours peu nombreux chez nous. Ils disparurent trop tôt pour qu'il puisse être question d'en décrire le type.

Nos tailleurs presque tous étrangers à la région n'entrent pas en ligne de compte; guère les cordonniers pour la même raison. Au temps de mon enfance, ils se servaient d'un grand sac vert pour por ter les souliers au domicile des clients. Rien ne distingue plus l'aspect du cordonnier de celui du commun des mortels depuis que le sac a pris une teinte noir. Tout s'unifie.



C'est assez surprenant, l'enclume du cordonnier se trouvait autrefois dans à peu près toutes les maisons.

Revenant à la chènevière et à la linière, le fisc de l'époque, soit Berne, pratiquait la dîme du chanvre, voire même celle du lin. On n'était donc à l'époque – et puis même après ! – incapable d'avoir une petite activité, si modeste soit-elle, qui ne devait pas être pratiquée sous le regard du souverain !

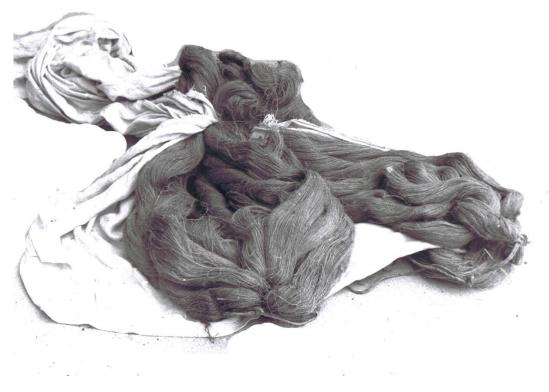
Il est quasiment assuré que le cadastre de 1814, le premier du genre à la Vallée, ne montre plus aucune linière ni chènevière.

On aura lu plus haut qu'un vieux métier de tisserand, de Combenoire, avait été offert au musée du collège qui n'avait pas pu le recevoir faute de place. Dommage! C'aurait été l'occasion unique de posséder une installation de ce type à la Vallée qui n'en possède naturellement plus.



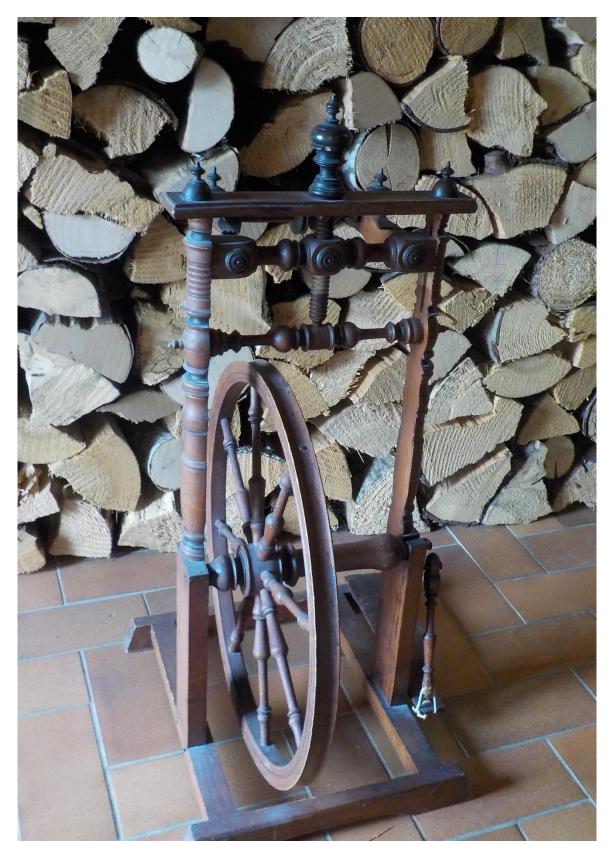


Le batioret, pour casser la fibre du chanvre, éventuellement aussi du lin.

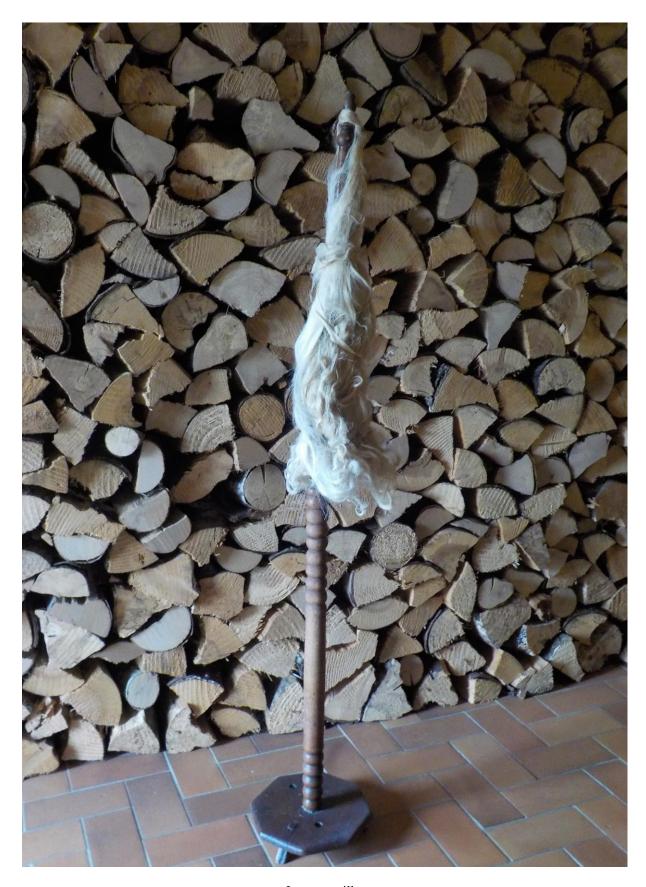


Ferme Le Coultre – Vautier, 1980, filasse de chanvre ?

La collection Convert (privée)



L'un des objets parmi les plus emblématiques du « bon vieux temps », le rouet.



La quenouille.



Coussin de dentellière.



Idem.



Canettes et ci-dessous carton de brodages.





Chablons.



Tapisserie sur porte-tapisserie.



Quand Madame Convert mère s'adonnait à la tapisserie et à la dentelle.

Musée du Collège du Chenit



Rouet.



Dévidoir.



Canettes ou bobines.



Peigne à carder.



Initiales. Cette pièce peut avoir plusieurs siècles.

Divers

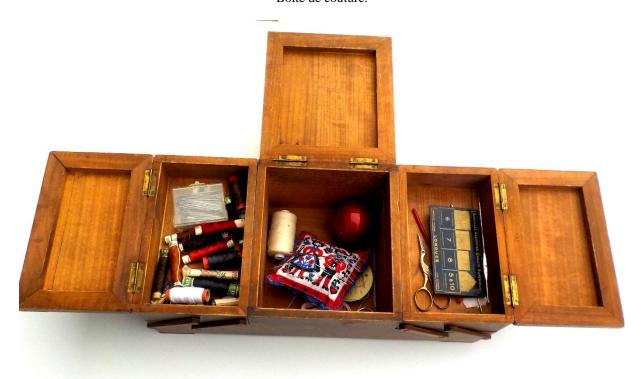


Machine à coudre de table.





Boîte de couture.



Un assortiment de quelques habits.



Brassière pour enfant.



Bavettes.



Chemise pour enfant.



Chemise d'enfant rose.



Robe de fillette.



Une robe.



Saches, deux pièces.



Tabliers d'affinage sans les attaches.



Voiles pour fenêtres.



Nappe de table.



Chemises de dames.



Chemises d'homme.



Couvertes de lit.



Culottes de dames.



Draps de lit.



Gilets de fruitier avec ou sans col.





Les fruitiers, avec François Rochat des Places en haut à droite.



Blouse d'horloger.



Pantalon de ski norvégien pou enfant.



Pull de ski pour enfant.



Mitaine pour enfant. Il n'en reste qu'une!



La capote et la casquette du chef de gare du Pont dans les années trente du XXe siècle, Louis Reymond.



Dans le domaine de l'habillement, la collection du Patrimoine ne fait commencer. Il manque par exemple des grandes pèlerine noire sans manches que les horlogers du Chenit revêtaient lorsqu'il s'agissait d'affronter l'hiver sur le chemin de l'usine.

Les habits professionnels manquent aussi cruellement. Bref, la recherche ne fait que commencer, qui devrait, pour être efficace, avoir l'appui de toute la population. Simplement, cela est-il possible ?



Haut-du-Sentier, 8 mars 1915. Ceux-là n'ont pas la grande cape, néanmoins ils sont quand même habillé d'hiver. Le bonnet semble méconnu. Ces maisons ont une très longue histoire.



Les suiveurs de l'attelage semblent avoir mis la grande cape. Comme ci-dessous, alors que l'on peut se rendre à l'usine au cœur de l'hiver. Ces photos sont de précieux témoignages.





Scène d'horreur parmi les dames de l'entourage de l'ancien Préfet Golay.